

Reinhard Kaiser-Mühlecker

# Cultiver la terre et travailler le passé

L'auteur est l'une des voix montantes de la littérature autrichienne. Dans la ferme familiale, il partage son temps entre écriture et agriculture, alors que paraît en France « Lilas rouge », qui laboure l'histoire de l'Autriche et son héritage nazi

CHRISTINE LECERF

**E** légant sans apprêt, le visage effilé et le regard intense, Reinhard Kaiser-Mühlecker fait davantage penser au philosophe Ludwig Wittgenstein (1889-1951) qu'à un jeune exploitant agricole. Il y a pourtant un an, l'écrivain a décidé de retourner au pays et de vivre là où son père et son grand-père ont eux-mêmes grandi, dans la ferme familiale, à quelques kilomètres du village d'Eberstälzell, en Haute-Autriche. Il y partage désormais son temps entre écriture et agriculture : « Mes journées sont dépendantes de la météo, explique-t-il au "Monde des livres". Je me lève tôt. Quand le travail à l'exploitation le permet, j'écris. Le soir, je vais faire un tour. Cela fait aussi partie de l'écriture. » Reinhard Kaiser-Mühlecker est né en 1982, à Kirchdorf an der Krems, tout près d'Eberstälzell. Enfant de la campagne, il a respiré l'air de ce monde « ancien et plus lent », dont il ne restait déjà plus grand-chose : « J'ai grandi dans un endroit légèrement vallonné, exploité par l'agriculture intensive et traversé par une autoroute. » C'est dans ce paysage en voie d'extinction que s'enracine toute son œuvre, c'est là qu'il creuse, livre après livre, le même sillon : « J'ai besoin de cet espace pour raconter des histoires. Il n'y a que là où ma langue trouve un appui, et un écho. »

« Que cela me plaise ou non, je suis moi aussi le produit de cette histoire, de cette longue chaîne de la culpabilité »

De son passé familial, Reinhard Kaiser-Mühlecker sait tout au plus que son grand-père a fait la guerre. Mais les paysans de la région sont bien connus pour être des « taiseux ». Des livres, il n'y en avait pas à la maison. Ils ne sont venus que plus tard, quand l'adolescent a quitté la ferme pour aller étudier l'histoire et l'agronomie à Vienne. Le jeune étudiant s'est alors plongé dans la lecture de textes « importants ». Les silences criants de Hans Lebert, les invectives acides de

## Parcours

**1982** Reinhard Kaiser-Mühlecker naît à Kirchdorf an der Krems (Haute-Autriche).

**2001-2002** Service civil en Bolivie. Premiers écrits.

**2003-2007** Il fait des études d'agronomie et d'histoire à Vienne.

**2008** Il publie son premier roman, *Der lange Gang über die Stationen* (non traduit).

**2012** *Lilas rouge*.

**2019** *Enteignung* (« Dépossession », non traduit).

Thomas Bernhard ou encore l'ironie glissante d'Elfriede Jelinek lui ont montré une autre façon de cultiver la terre du pays natal et de travailler le passé. Reinhard Kaiser-Mühlecker est aujourd'hui reconnaissant à cette génération d'artistes d'après-guerre d'avoir fait « ce qui devait être fait » : avoir labouré le terrain du nazisme et exhumé les crimes du passé. Et même si « tout a été dit » et qu'il n'y a « rien à ajouter », l'écrivain poursuit à sa

manière le travail d'écriture commencé par ses prédécesseurs. Car les temps ont changé. La distance avec les faits s'est creusée et l'heure des procès est terminée : « Je ne veux accuser personne. Je veux décrire et faire ressentir ce que notre pays est devenu. Le rendre tangible à travers la lumière, le temps qu'il fait, l'économie et avant tout l'histoire. Dans un récit à la fois impitoyable et plein de pitié. »

Reinhard Kaiser-Mühlecker n'a pas 30 ans lorsqu'il entame la rédaction de *Lilas rouge*, le premier de ses romans traduits en français, paru en 2012 en Allemagne. C'est l'impossibilité de faire la lumière sur l'histoire obscure des siens qui l'a décidé à écrire cette saga de 700 pages sur la destinée tragique d'une lignée de paysans en Haute-Autriche : *J'ai cherché*

à en savoir plus sur ma famille, mais surtout je me suis heurté à des murs, à des réponses laconiques et énigmatiques. Alors, j'ai décidé d'inventer l'histoire. On porte toujours un savoir à l'intérieur de soi, dont on n'a pas connaissance. Écrire, c'est libérer ce savoir. » Et si certains de ses contemporains considèrent que le temps est enfin venu de « se débarrasser du passé d'un revers de main », Reinhard Kaiser-Mühlecker veut au contraire en assumer l'héritage : « Que cela me plaise ou non, je suis moi aussi le produit de cette histoire, de cette longue chaîne de la culpabilité. » Ses romans sont tissés de silences. A travers la répétition de dénis et de non-dits, *Lilas rouge* révèle l'histoire muette qui se transmet de génération en génération : « Oui, le silence joue un grand rôle dans mes livres. Et je ne crois pas que mes personnages résoudre leurs difficultés s'ils parvenaient à parler. C'est ce qui est insoluble qui m'intéresse. »

Plus d'un demi-siècle plus tard, les atrocités commises durant la période nazie restent pour Reinhard Kaiser-Mühlecker « quelque chose d'indélébile » : « Notre pays serait tout autre, si nous n'y avions pas anéanti toute forme de vie juive. » L'une des scènes les plus marquantes de *Lilas rouge* se déroule vers la fin de la guerre au sommet d'une montagne, le Magdalenaberg, qui surplombe toute l'œuvre de Reinhard Kaiser-Mühlecker. Ferdinand Goldberger vient d'ordonner l'exécution d'un homme au visage d'enfant. Une détonation déchire l'air. Il

entend le fracas d'un corps qui tombe. Rouvre les yeux. Le paysage se déploie alors devant lui comme « un immense lac aux couleurs chatoyantes » : « Tout s'était immobilisé, et cependant la terre tournait. Tel était donc le visage de la mort ? Ce fut la seule pensée qui occupa Goldberger pendant ce silence d'éternité : ainsi donc tu ressembles à ça ? A ça ? »

Il y avait longtemps que la littérature de langue allemande n'avait pas donné lieu à une épopée romanesque comme celle de *Lilas rouge*. Par son ampleur, la saga des Goldberger n'est pas sans rappeler celle des *Buddenbrook*, de Thomas Mann (1901; Fayard, 1932). Avec une plume taillée dans l'épaisseur du temps, Reinhard Kaiser-Mühlecker fait se succéder les générations et les époques, glissant imperceptiblement de la carriole à l'échelle en aluminium, du chant folklorique à l'autoradio, de la corbeille à pain en jonc tressée au distributeur à ketchup en plastique : « J'ai tendance à être inquiet. Alors je recherche le calme. Et la durée. C'est ce que je préfère à tout. La durée. »

Attentif au moindre changement, s'attardant sur un visage qui se ride ou sur le lilas qui se fane, Reinhard Kaiser-Mühlecker excelle dans l'art de décrire le passage des heures comme des années. De nombreux critiques n'ont pas manqué de comparer son écriture à celle d'Adalbert Stifter, auteur autrichien du XIX<sup>e</sup> siècle et peintre de paysages. L'écrivain du XXI<sup>e</sup> reconnaît bien volontiers une parenté avec ce maître de la « douce loi des choses » : « Je partage bien des points de vue avec le grand Adalbert Stifter, notamment lorsque celui-ci se vante de boire 600 litres de vin rouge par an. » Plus sérieusement, il souligne que chaque écrivain est unique, qu'il est difficile d'établir des comparaisons : « Chacun écrit comme lui seul peut écrire. »

Vingt ans ont passé depuis que Reinhard Kaiser-Mühlecker s'est engagé dans « l'aventure » de l'écriture. Délaissant l'ordinateur, il écrit désormais tous ses livres à la main : « J'ai le geste plus lent, plus sensible. » Après sept romans, il est toujours bien incapable de dire comment les mots lui viennent et de définir son style. Tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il avance dans l'écriture « à l'aveuglette », confiant dans son intuition, et chassant aussi loin que possible toute « pensée consciente » lorsqu'elle veut prendre le dessus. Il aime ces mots d'Hamlet : « The readiness is



Reinhard Kaiser-Mühlecker, à Vienne (Autriche), en 2019. JÜRGEN BAUER

## EXTRAIT

« Martha comptait se coucher mais, à sa propre et muette surprise, elle rejeta vivement la couverture, ressortit de la ferme et alla se poser à l'endroit où elle avait passé les jours qui venaient de s'écouler. En cet instant, aussi douloureuse que lui fût cette certitude, c'était pour elle le lieu le plus familier, le seul refuge qui lui restât en ce monde : les quelques planches encore tièdes au fond de la carriole, entre la bergère à oreilles, les ustensiles de cuisine et leurs quelques meubles. Perdue dans ses pensées, elle s'assit sur le bouquet de lilas. Emmittoufflée dans l'épaisse couverture grise, se balançant doucement d'avant en arrière pour ne pas prendre froid, elle passa la nuit là, n'attendant rien, pas même le lever du jour. Et dire qu'il n'y a même plus de souris, songea-t-elle absurdement. Pas d'oiseaux non plus, rien. »

LILAS ROUGE, PAGE 19-20

## Une famille, un pays maudit

**LILAS ROUGE EST L'HISTOIRE D'UNE TRAGÉDIE SOURDE** qui s'abat sur une famille de paysans et étend sa malédiction sur plusieurs générations. A la nuit tombante, Ferdinand Goldberger se dirige vers une ferme abandonnée située aux abords du village de Rosental, en Haute-Autriche. « Sombre comme un oiseau noir » et juché sur une carriole à cheval, il a fui son village en uniforme nazi. A l'arrière du véhicule brinquebalant, sa fille muette serre dans son poing un bouquet de lilas rouge. Quel crime a commis Goldberger ? Pourquoi Martha ne parle-

t-elle plus ? A qui appartenait la ferme avant leur arrivée ? Frères et sœurs, enfants et petits-enfants ne poseront jamais la question. Au rythme des fenaisons et des fêtes de village, les générations se succèdent dans cette ferme familiale, où « le silence reprend toujours ses droits ».

Comme ses aînés Hans Lebert, Thomas Bernhard ou Elfriede Jelinek, Reinhard Kaiser-Mühlecker exhume les traces du passé jusque dans le paysage et condense en un seul lieu toute l'histoire de l'Autriche et de l'héritage nazi. L'un des fils Goldberger tente d'échapper à la

malédiction en fuyant à l'étranger. C'est sur son propre fils, prénommé Ferdinand, comme le vieux Goldberger, que pèse désormais tout le poids du passé.

L'histoire funeste des Goldberger se poursuivra dans un second livre, intitulé *Lilas noir*, où elle s'éteindra définitivement dans les ténèbres. ■ C. LF

**LILAS ROUGE (Roter Flieder), de Reinhard Kaiser-Mühlecker, traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay, Verdier, 704 p., 30,50 €.**

all. » L'essentiel, c'est d'être prêt. C'est sans doute cette proximité retrouvée avec la langue allemande qui constitue l'étonnante singularité de la voix de Reinhard Kaiser-Mühlecker. Une forme de candeur aussi, que l'on croyait à jamais perdue dans la littérature autrichienne. Olivier Le Lay, dont il faut ici saluer la traduction magistrale, le confirme : « C'est sûrement l'une des plus belles langues qu'il m'ait été donné de traduire en vingt ans. Une langue souveraine, à la fois classique et nouvelle. »

*Lilas rouge* est un grand livre de littérature. Après l'avoir refermé, le monde n'est plus exactement le même. Pour citer l'une des dernières phrases du roman : « comme si les étoiles avaient fait du chemin ou que la lune n'était plus tout à fait perchée au même endroit. » ■